# L'UNIFORME DU GRENADIER,

TABLEAU MILITAIRE EN UN ACTE,

PAR MM. FERDINAND LALOUE ET F. DE COURCY,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Cirque-Olympique, le 28 décembre 1839.

DISTRIBUTION :

| | | | |
|---|---|---|---|
| LE MARÉCHAL........................ | M. SALLERIN. | UN COLONEL FRANÇAIS.......... | M. CHÉRI. |
| HAILLOT, sergent de grenadiers. | M. PATONELLE. | PEQUILLA, fille de Peblo.......... | M[lle] PÉLAGIE. |
| AUGUSTE, son fils, hussard...... | M. EDMOND. | UN ESPAGNOL.................... | M. VÉZIAN. |
| PEBLO, aubergiste espagnol...... | M. SIGNOL. | UN AUTRE ESPAGNOL............ | M. BANET. |
| GIL PEREZ, vieil alcade.......... | M. DUPUIS. | UN CHEF DE PATROUILLE...... | M. PRÉAULON. |
| SOLDATS FRANÇAIS. | | PAYSANS ESPAGNOLS. | |

La scène se passe dans un village de l'Andalousie, occupé par l'armée Française, en 1810.

Le théâtre représente une place de village, en Espagne. A droite, la maison de Peblo, avec cette enseigne : *A Saint-Jacques-de-Compostelle.* A gauche, la maison de l'Alcade. — Au lever du rideau, des soldats de diverses armes forment plusieurs groupes. Les uns sont assis à des tables placées en dehors de la maison de Peblo ; d'autres entourent Auguste et Pequilla, qui dansent un boléro. A une table isolée, quelques Espagnols fument la cigarette. L'auberge est disposée de telle façon, que l'on voit parfaitement ce qui se passe au rez-de-chaussée et au premier étage.

## SCÈNE I.

PEQUILLA, AUGUSTE, HAILLOT, GIL PEREZ, SOLDATS, etc.

PEQUILLA, à Auguste.

Air : Non, je ne l'aime plus. (Antoine de Beauplan.)

Là, monsieur le hussard,
Nous causerons plus tard...
Maintenant, nous dansons.
Suivez bien mes leçons,
Autrement, nous nous fâcherons.

(Auguste lui prend la taille.)

Que fait-il là ?
Mais ce n'est pas cela...
Non, non, ce n'est pas ça !

TOUS LES AUTRES.

Ah ! ah ! ah ! ah ! bravo ! bravo !..
C'est amusant, le boléro...
Ah ! ah ! un brigadier, c'est du nouveau !
Ah ! qui veut danser le boléro.

PEQUILLA.

Allons, tenez-vous bien,
Et, pour n'oublier rien,
Monsieur, regardez-moi...
C'est déjà mieux, je croi,
Bientôt vous ferez des progrès.

(Auguste veut encore s'approcher.)

Mais pas si près !
Oui, c'est cela, voilà !
C'est bien comme cela !

TOUS.

Ah ! ah ! ah ! ah ! bravo ! bravo !..
C'est amusant, le boléro, etc.

(A la fin du boléro, les soldats applaudissent en criant : Bravo ! bravo, le brigadier.)

GIL PEREZ, qui s'est tenu un instant dans le fond, à regarder la danse.

Oui, c'est ça ! bravo !.. c'est joli ! Une andalouse qui danse avec un hussard français, c'est moral et patriotique !.. (A part, à Pequilla.) N'avez-vous pas de honte, signora, d'apprendre nos boléros à nos ennemis ?

PEQUILLA, de même.

Mais Auguste n'est pas un ennemi, c'est un ami... D'ailleurs, il m'a promis de m'apprendre aussi quelque chose.

GIL PEREZ.

Je le crois parbleu bien ! il vous apprendra tout ce que vous voudrez... Mais je vais mettre bon ordre à cela, en prévenant votre père. Faut-il qu'il soit bête, ce vieux Peblo ; il ne s'aperçoit de rien, lui !..

AUGUSTE, qui est allé boire un verre de vin, à la table où est son père.

Allons, gentille Pequilla, encore une petite leçon : et, je pincerai mon boléro, comme un andaloux.

GIL PEREZ, passant entre eux.

Du tout ! Pequilla est ma fiancée, elle ne doit danser qu'avec moi... Hussard, je m'oppose à toute espèce de boléro... c'est bien assez de vous

être emparé de notre pays, j'espère que vous nous laisserez nos femmes.

AUGUSTE.

C'est pourtant la plus jolie production de l'endroit.

GIL PEREZ.

C'est à cause de cela que nous y avons l'œil.

PABLO, appelant sur la porte de la boutique.

Pequilla! Pequilla!.. viens servir ces messieurs!

PEQUILLA.

J'y vais mon père (*A part à Auguste.*) Nous danserons plus tard...

GIL PEREZ.

Allez donc, Pequilla... n'entendez-vous pas la voix de votre respectable père (*A part.*) Je ne conçois pas ce vieux marchand de vin... il n'a qu'une fille et il l'expose à toutes les séductions d'un corps d'armée... Allez donc épouser une jeune personne qui verse la goutte depuis le matin jusqu'au soir à des drôles comme ça... c'est effrayant!

AUGUSTE.

Allons, seigneur Gil Perez, pas de rancune pour le petit boléro; prenez place et buvez avec nous.

GIL PEREZ.

Merci, hussard... je ne bois jamais entre mes repas.

AUGUSTE.

Oui; mais nous qui ne faisons jamais de repas, nous buvons toujours... à votre santé.

GIL PEREZ.

Je vous conseille de boire, pendant que vous y êtes... tout ça va changer bientôt; le Maréchal, que nous attendions depuis si long-temps, dans l'intérêt des mœurs et de la tranquillité du pays, vient d'arriver aux avant-postes... on ne passera plus la journée au cabaret... on ne montera plus la tête aux jeunes filles par des propos galans... il paraît que le nouveau Maréchal ne plaisante pas là-dessus... nous allons rire!

AUGUSTE.

Est-il bête, celui-là!.. ne croit-il pas que le Maréchal va se mêler de tout ça.

HAILLOT, assis à la même table que son fils.

Laisse-le donc dire!.. j'en ai assez vu de maréchaux... ils font comme ça un peu d'embarras en arrivant... et puis, au bout de quelque temps, ça marche comme à l'ordinaire...

GIL PEREZ.

Enfin, pour ma part, si j'ai l'honneur de voir M. le Maréchal, je me ferai un devoir de lui signaler les abus...

AUGUSTE, riant.

Les abus du boléro, n'est-ce pas farceur.

GIL PEREZ.

C'est encore possible. (*Approchant des Espagnols qui sont assis de l'autre coté du théâtre.*) Et vous aussi, vous êtes de la société des Français?

MORALÈS.

Nous sommes de notre société.

GIL PEREZ.

Que faites vous là?

MORALÈS.

Nous écoutons!

GIL PEREZ.

Eh bien! vous devez entendre de jolies choses...

MORALÈS.

Si ce que nous entendons convient à nos projets, qu'as-tu à dire?

GIL PEREZ.

C'est juste... je n'ai rien à dire.. je vois que vous êtes de bons Espagnols... Ah! vous avez des projets!.. (*A part.*) Ces gaillards-là ont des mines à stylets... ne restons pas trop long-temps avec eux... je ne serais pas fâché qu'ils fissent quelque bon coup; mais je ne veux pas m'en mêler... mon patriotisme ne va pas jusqu'à m'exposer.

(Tout en parlant il s'est écarté de la table des Espagnols et marche à reculons.)

AUGUSTE, continuant la conversation, se lève aussi.

Tu en conviens donc, père... c'est gentil le boléro... quand ça fait comme ça... (*Il fait quelques pas et se heurte, dos à dos avec Gil Perez.*) Tiens c'est cet imbécille.

GIL PEREZ.

Ah! tiens, pardieu oui, c'est moi... vous m'avez défoncé le dos!.. il faut avoir bien la manie de la danse...

AUGUSTE.

Voulez-vous continuer, mon petit andaloux... je suis en train, moi.

GIL PEREZ.

Laissez-moi donc tranquille, hussard, je ne plaisante qu'avec mes pareils...

AUGUSTE.

Alors, tu ne dois pas plaisanter souvent... je parie qu'il n'y en a pas un pareil à toi dans toute l'Andalousie.

GIL PEREZ.

Hussard! je suis hidalgo.

AUGUSTE.

Hidalgo!.. qu'est-ce que ça veut dire, en espagnol?.. cornichon?.. ah! ah! ah!

GIL PEREZ.

C'est bien, riez... ça ne durera peut-être pas long-temps.

AUGUSTE.

Ne vous fâchez pas, hildago... ça vous ferait du bobo.

(Les soldats se mettent à rire. On entend battre aux champs dans le lointain.)

CHŒUR.

AIR : A bord, à bord, (M asse, RENAISSANCE.)

Mais le tambour se fait entendre:
A sa voix répondons ici;
On ne doit jamais faire attendre
Un vieil ami
Pareil à lui.

GIL PEREZ, à part.

Maudit hussard! tu paieras tes sornettes.

AUGUSTE, à Gil Perez.

J'espère, mon bel hildago,
Sans guitare et sans castagnettes,
Vous voir danser un fandango!...

(Il fait le geste de lui donner une volée.)

TOUS.

Oui, le tambour se fait entendre;
A sa voix répondez / répondons ici, etc.

(Les soldats sortent au fond. — Gil Perez entre chez Pablo.)

## SCÈNE II.

HAILLOT, AUGUSTE.

HAILLOT, resté seul à table.

Auguste!.. Auguste!..

AUGUSTE, revenant.

Qu'est-ce qu'il y a, père?

HAILLOT.

Où vas tu donc?

AUGUSTE.

On bat aux champs... c'est sans doute le Maréchal qui arrive.

HAILLOT.

Eh bien! qu'est-ce que ça te fait? tu n'es pas de service!

AUGUSTE.

Non.

HAILLOT.

Alors, reste là! n'as-tu pas le temps de voir un maréchal... ils sont tous faits les uns comme les autres, va...

AUGUSTE, s'asseyant.

C'est vrai, je n'y tiens pas...

HAILLOT.

Peblo! Peblo!.. une bouteille...

AUGUSTE.

Père, c'est assez boire... il faut être sage...

HAILLOT.

Ah ça! mais, est-ce que les fils veulent en remontrer à leur père, à présent?..

AUGUSTE, riant.

Pour boire, non, tu es plus fort que moi...

HAILLOT.

Et pour charger à la tête du peloton...

AUGUSTE.

Pour ça, tu vas bien aussi... mais je ne reste pas en arrière...

HAILLOT.

Je crois bien, tu es mon fils... il n'y a que l'amour qui te dérange un peu...

AUGUSTE.

Dis-donc, vieux? et toi, la bouteille.

HAILLOT.

Ne dis pas de mal de ça... le vin réchauffe l'âme et fait voir tout en beau... Quand j'ai quelques bouteilles dans la tête, je ne pense plus que j'ai été vingt-cinq ans à attraper les galons de sergent... et quand il arrive quelque bataclan, je tape comme si l'Empereur me regardait faire... tandis que, vous autres amoureux, ça vous amollit, vous devenez demoiselles, à force d'en fréquenter...

AUGUSTE.

Du tout, nous devenons braves pour leur plaire... Tiens, père, ce n'est pas pour te faire un reproche, mais si tu n'avais pas tant siroté, tu aurais peut-être la graine d'épinards sur les épaules, à présent...

HAILLOT.

Ah! oui, compte là-dessus... Il ne suffit pas d'être brave, pour ça; faut être savant. Et puis, d'ailleurs, il n'y a pas de grades pour tout le monde... tu sais bien, Victor?

AUGUSTE.

Qui ça, Victor?..

HAILLOT.

Je t'en ai parlé cent fois... un camarade de l'armée de Sambre-et-Meuse...

AUGUSTE.

Ah! oui, un carabinier de la trente-deuxième.

HAILLOT.

C'est celui-là qui avait la manie des grades!.. Figure-toi qu'un jour, il avait fait une frasque, il changeait de régiment... il entrait aux hussards et moi aux grenadiers... Nous nous trouvons dans une guinguette, à la barrière du Maine... à la fin du déjeuner, on était un peu chaud; voilà que Victor, pour être équipé plus vite, me demande à emprunter mon dolman. « Tu vas aux grenadiers, qu'il dit, tu vas être flambant, tu n'as pas besoin de ce vieil uniforme-là...» Tu me le rendras?.. « Oui, qu'il dit, quand je serai maréchal de France!..» Là-dessus, il s'en va, et nous de rire, comme tu penses!.. Je n'en ai jamais entendu parler depuis... Il aura fait comme tant d'autres... il aura tourné l'arme à gauche, avant peut-être d'attraper un galon.

AUGUSTE.

Ça se peut bien... mais qu'est-ce que ça prouve?

HAILLOT.

Ça prouve qu'on a beau avoir de l'ambition, on n'avance pas plus pour ça...

AUGUSTE.

Bah! bah!.. Vois-tu, père, tout ça, c'est des mots.

Air de Préville et Taconnet.

Au feu, comm' toi, quand jamais on ne boude,
Il dépend d'soi d'avoir de l'avanc'ment;
Si tu voulais moins souvent lever l' coude,
T'aurais plus vite en main le command'ment.
Bois un peu moins, tu seras lieutenant.

HAILLOT.

Et toi, qui fais d' la morale aux ancêtres,
Toi qui prétends me donner des avis,
A mon tour, moi, d'amitié, je te l'dis:
Si tu rôdais moins souvent sous les f'nêtres,
Tu a'rais plus tôt maréchal-des-logis.

(On entend battre aux champs; le son se rapproche.)

Ah ça! mais, les voilà qui viennent par ici... Au fait, il ne faut pas que ce maréchal nous trouve le verre à la main... Viens, garçon, filons par ici.

AUGUSTE.

Oui, c'est ça.

(Il va jusqu'à la porte de Peblo, et regarde dans la boutique.)

HAILLOT, qui marchait en avant.

Allons, t'y voilà encore... C'est la petite Pequilla, n'est-ce pas?

AUGUSTE, accourant.

Voilà, père...

HAILLOT, revenant jusqu'à la table.

Ah! ce que c'est que la jeunesse! (Il verse une dernière goutte de vin restée dans la bouteille.) Toujours l'amour!.. (Il boit.)

AUGUSTE.

Eh bien! viens-tu?..

HAILLOT.

C'est qu'il y en avait encore un peu au fond de la bouteille.

AUGUSTE.

C'est ça, toujours le vin! ah! mon Dieu! mon Dieu!

REPRISE DE L'AIR PRÉCÉDENT.

Si tu voulais moins souvent lever l'coude,
T'aurais plus vite en main le command'ment.

HAILLOT.

Si tu rôdais moins souvent sous les f'nêtres,
Tu s'rais plus tôt maréchal-des-logis.

(Ils sortent en riant.)

## SCÈNE III.

LE MARÉCHAL, ÉTAT-MAJOR, GIL PEREZ, en costume d'alcade, à la tête des paysans; PEBLO et sa fille sortant de leur maison.

AIR : Honneur à ce fameux vainqueur. (AMBASSADE DE PASSAROS.)

Honneur, honneur, honneur,
A ce guerrier vainqueur!
L'Espagne et la France
Chantent sa vaillance;
Si jusqu'en ces lieux,
Il cherche la gloire,
Après la victoire,
Il est généreux.

GIL PEREZ, à Peblo.

(Suite de l'air.)

Vous allez voir, je vous protége!..

(Haut.) (A Peblo.)

Seigneur... Ce n'est déjà pas mal...

(A lui-même.)

Après cela, que lui dirai-je?..

(Haut.)

Voilà, voilà!.. Grand Maréchal!..

PEBLO, à Gil Perez.

Remettez-vous, allons, courage,
Il faut parler pour le village.

LE MARÉCHAL.

Monsieur l'Alcade, apparemment,
De quelque chose veut m'instruire?..

GIL PEREZ, très embarrassé.

Vous devinez probablement...
Tout ce que j'avais à vous dire?

REPRISE DU CHŒUR.

Honneur, honneur, honneur, etc.

GIL PEREZ, se donnant de l'assurance.

Maréchal!.. Excellence!.. Monseigneur!..

LE MARÉCHAL.

Assez de titres, M. l'Alcade... je suis un vieux soldat; et ce que j'aime dans un discours, c'est la concision et la simplicité!

GIL PEREZ.

Il est difficile d'être plus simple que je ne le suis, monseigneur le Maréchal... et je viens, au nom de mes administrés... vous témoigner combien nous sommes joyeux de votre arrivée... Dans l'intérêt de nos vins et de nos jeunes filles... nous trouvons que vos soldats débouchent trop facilement nos bouteilles, et qu'ils séduisent trop lestement nos femmes, fiancées, nièces et cousines...

LE MARÉCHAL.

Les soldats boivent votre vin?

GIL PEREZ.

Oui, Monseigneur... si cela dure, nous serons bientôt à sec.

LE MARÉCHAL.

Le paient-ils exactement?

GIL PEREZ.

Oui, Monseigneur.

LE MARÉCHAL.

Oh! il n'y a que demi-mal... et ce n'est jamais par la violence que vos jeunes filles?..

GIL PEREZ.

Monseigneur, c'est une violence morale... ces Messieurs sont vainqueurs... ça donne toujours bonne tournure à un homme..., et puis... l'uniforme... nous avons principalement à nous plaindre du hussard... c'est le plus dangereux... le grenadier nous inspire moins de crainte... le sapeur est tout-à-fait inoffensif... Mais le hussard, Monseigneur... délivrez-nous du hussard, et vous recevrez toutes les bénédictions des maris et des fiancés de la province...

LE MARÉCHAL.

Est-ce que M. l'Alcade aurait personnellement quelque chose à craindre?..

GIL PEREZ.

Monseigneur, je ne dis pas que je sois entièrement sans crainte... mais je parle ici, au nom de mes administrés du sexe masculin...

LE MARÉCHAL.

Je prendrai tout ceci en considération, M. l'Alcade... je tiens essentiellement à ce que les soldats de mon corps d'armée soient en bonne intelligence avec les habitans.

GIL PEREZ.

Et non pas avec les habitantes... n'est-il pas vrai, Monseigneur?.. Vive monseigneur le Maréchal!..

TOUS LES HOMMES.

Vive le Maréchal!..

GIL PEREZ, à un groupe de femmes qui est derrière lui.

Allons, criez donc, Mesdames.

PEQUILLA, à part à Gil Perez.

N'avez-vous pas honte de vouloir nous faire crier : vive nos ennemis!..

GIL PEREZ, de même.

C'est ça, c'est un ennemi celui-là, parce qu'il est vieux... mais le petit hussard...

(Parmi le peuple, on a remarqué Moralès et ses affidés.)

MORALÈS, montrant le Maréchal.

Examinez-le bien, vous autres...

NUGUEZ.

C'est donc lui qui est désigné par la junte?

MORALÈS.

Oui, sans doute!

LE MARÉCHAL, congédiant tout le monde.

Allez, M. l'Alcade, vous serez content de mon séjour ici.

REPRISE DU CHŒUR.

Honneur, honneur, etc.

(Gil Perez, Peblo, Pequilla et les paysans sortent.)

## SCÈNE IV.

LE MARÉCHAL, UN COLONEL, ÉTAT-MAJOR.

LE MARÉCHAL.

Tout ce que dit cet homme est fort ridicule... cependant, Messieurs, je vous engage à redou-

bler de sévérité dans vos cantonnemens... des propos de ce genre, qui se renouvelleraient, pourraient jeter plus d'aigreur encore dans cette population, qui n'a déjà que trop d'animosité contre nous. La galanterie, qui a son côté plaisant en garnison, est plus redoutable ici, et peut ranimer des haines mal éteintes... L'ivrognerie est aussi une cause de trouble... Veillez à tout cela.

LE COLONEL.

Cet alcade exagère... nos soldats, presque tous jeunes, boivent peu... nous n'avons ici que quelques vieux grognards qu'il n'est pas trop facile de retenir... ils rachètent ce vice par tant de bravoure qu'il faut bien le leur passer... nous avons aux hussards de la Garde, Robert et Bontems, deux Égyptiens.

LE MARÉCHAL.

Ah! je les connais, de l'armée d'Italie...

LE COLONEL.

Nous avons, aux grenadiers de la Garde... Bertrand, Dumont et Haillot...

LE MARÉCHAL.

Haillot est ici... Je le savais... C'est un ami de Sambre-et-Meuse... il y a vingt ans que je ne l'ai vu.

LE COLONEL.

C'est encore le plus brave soldat de la compagnie... il est sergent... décoré par l'Empereur... qui lui avait donné un sabre d'honneur à Marengo.

LE MARÉCHAL.

Dans quel cantonnement est-il?

LE COLONEL.

Là, tout près, avec son peloton...

LE MARÉCHAL.

Je le verrai! m'a-t-on préparé un logement?

LE COLONEL.

Oui, Maréchal, une petite maison, au coin de cette rue.

LE MARÉCHAL.

J'examinerai là vos contrôles, Messieurs; suivez-moi.

Air du Démon de la nuit.

Venez, Messieurs, que la prudence
Dirige ici tous nos avis;
Je veux, sur nous, que ma présence
Éclaire enfin nos ennemis.

(A lui-même.)

Bon Haillot, quel plaisir j'éprouve!
Bientôt je pourrai sans témoins...
Ah! puisqu'ici je le retrouve,
Je vais avoir vingt ans de moins.

ENSEMBLE.

LE COLONEL ET L'ÉTAT-MAJOR.

Allons, Messieurs, que sa prudence
Dirige ici tous nos avis.
Le Maréchal, par sa présence,
Veut désarmer nos ennemis.

LE MARÉCHAL.

Allons, Messieurs, que la prudence, etc.

(Ils sortent.)

## SCÈNE V.

GIL PEREZ ET PEQUILLA, sortant de la maison de Pablo; puis AUGUSTE.

GIL PEREZ.

Vous me laisserez donc partir, sans me dire que vous m'aimez?

PEQUILLA.

Je vous laisserai même revenir... et je vous dirai toujours... que je n'ai rien à vous dire...

GIL PEREZ.

Comment! quand je dépose à vos pieds ma dignité d'alcade...

PEQUILLA.

Vous déposeriez à mes pieds toute votre personne, y compris votre manteau noir et votre baguette blanche, que je les y laisserais, jusqu'à ce que vous eussiez la bonté de les ramasser.

GIL PEREZ.

Ceci, signora, me paraît profondément immoral...

PEQUILLA.

C'est possible, mais c'est profondément vrai...

GIL PEREZ.

Et vous ne changerez jamais de manière de voir? (Ici, Auguste paraît dans le fond.)

PEQUILLA, apercevant Auguste.

Je ne dis pas... c'est possible... les femmes ont souvent des caprices... vous savez...

(Auguste se rapproche et se trouve derrière Gil Perez.)

GIL PEREZ, amoureusement.

Et si un de ces caprices vous prenait aujourd'hui?.. si vous me trouviez un peu plus aimable?

(Auguste fait signe à Pequilla de répondre à la pantomime qu'il lui adresse.)

PEQUILLA, s'adressant à Auguste.)

Mais, au fait, en y regardant bien... je ne vous trouve pas mal du tout.

GIL PEREZ.

Quoi, vraiment!.. quel heureux changement dans votre esprit!..

PEQUILLA.

Mon esprit n'a pas changé... mes idées sont toujours les mêmes... mais les choses ont pris un autre aspect... ce que je voyais, tout à l'heure, laid et ridicule, me semble à présent gracieux et tout à fait agréable.

GIL PEREZ.

C'est que vous aviez mal vu d'abord... J'étais sûr que je finirais par vous plaire.

PEQUILLA.

Ce que je vois me plaît beaucoup, c'est vrai.

GIL PEREZ.

De sorte que si l'on vous proposait les liens de l'hymen...

PEQUILLA.

Ces liens-là ne me feraient pas peur... c'est même à cette seule condition que je veux permettre qu'on me parle d'amour.

GIL PEREZ.

Avez-vous pu penser qu'un fonctionnaire public eût d'autres intentions?..

PEQUILLA.

C'est que, quelquefois, les jeunes gens...

GIL PEREZ.

Comment! vous me trouvez encore jeune?.. Je

tombe à vos pieds... permettez-moi de baiser cette main qui m'appartiendra bientôt. (Il se jette aux pieds de Pequilla qui donne sa main à Auguste, tandis que Gil Perez baise la main d'Auguste. A part.) Je ne lui croyais pas la main si grosse... c'est étonnant avec d'aussi petits pieds... c'est égal.

(Il baise encore la main d'Auguste.)

## SCÈNE VI.

LES MÊMES; PEBLO.

PEBLO, qui du fond du théâtre, a vu cette dernière scène.

Parbleu! seigneur Alcade, il faut que vous soyez bien bête!..

GIL PEREZ.

Qu'est-ce qu'il dit?

PEQUILLA, apercevant son père.

Ah! mon Dieu!

GIL PEREZ, tenant toujours la main d'Auguste.

Je vous demande pardon, seigneur Peblo, si je baise cette main chérie... mais c'est pour le bon motif, je ne la quitte plus...

PEBLO, lui mettant Auguste devant les yeux.

Tenez, épousez-le si vous voulez...

GIL PEREZ.

C'est le Diable!..

AUGUSTE.

Non; c'est un hussard de la garde.

GIL PEREZ.

Peut-on pousser plus loin la fausseté!.. (A Pequilla.) Comment, tout à l'heure, là, vous me disiez que vous me trouviez agréable!..

PEQUILLA.

Je parlais de ce que je voyais... mais je ne vous regardais pas.

PEBLO.

Pequilla, vous traitez le seigneur Alcade d'une façon inconvenante.

GIL PEREZ.

Elle m'en a dit bien d'autres!.. mais, avec votre protection, mon brave Peblo, j'espère encore... nous verrons; quant à vous, M. le hussard... à nous deux, maintenant...

AUGUSTE.

Une partie d'honneur? ça me va.

GIL PEREZ.

Il est joli, le hussard; qui croit que je vais me commettre avec un soldat.

AUGUSTE.

Dites donc, bonhomme!.. savez-vous qu'un soldat de la Garde ça va de pair avec les rois de votre pays.

GIL PEREZ.

C'est possible; mais ça va aussi en prison quand ça oublie l'ordre du jour... Le nouveau maréchal vient d'en publier un qui regarde ceux qui troublent les familles... et rien ne trouble plus une famille qu'un amoureux qui vient se jeter au travers d'un mariage qui devait faire le bonheur de deux époux.

AUGUSTE.

Du bonheur avec vous?.. vous êtes trop laid, pour ça.

GIL PEREZ.

Bien! ajoutez l'outrage à tous vos torts... Si vous vouliez me battre aussi, vous me feriez plaisir.

AUGUSTE, allant à lui.

Attends, vieux bâton de cire à cacheter, je vais te rendre ce service-là.

PEQUILLA, se mettant au-devant d'Auguste.

Auguste, je vous en prie, laissez-le.

AUGUSTE.

Je crois que vous avez raison... Si je le démolissais, on me le ferait payer plus cher qu'il ne vaut.

GIL PEREZ.

Séduction!.. outrage!.. menace!.. Suivez-moi, Peblo; je vais aller trouver le Maréchal.

PEBLO.

Ma fille, rentrez... Je ne veux pas que vous restiez seule avec ce hussard.

AUGUSTE.

Ne la tourmentez pas, je m'en vais... Je sais qu'elle m'aime, et ça me suffit... Adieu, gentille Pequilla... Père Peblo, un bon hussard, comme moi, vaut mieux pour votre fille que ce vieil alcade poussif.

GIL PEREZ, le suivant.

Nous allons voir!.. nous allons voir!..

ENSEMBLE.

GIL PEREZ.

Je ne vous crains guère,
Jeune homme de guerre...
Je saurai vous faire
Payer vos brocards!
Dieu! quelle incartade!
Quoi! malgré mon grade...
Sachez qu'un alcade
Vaut quinze hussards!..

| PEBLO. | AUGUSTE et PEQUILLA. |
|---|---|
| On ne devrait guère, | Faites-nous la guerre, |
| Même en temps de guerre, | On ne vous craint guère. |
| De cette manière | La belle colère! |
| Traiter un vieillard. | Mon Dieu, quel regard! |
| Dieu! quelle incartade!.. | C'est trop de bravade; |
| Quoi, malgré son grade! | J'ai peur que l'alcade |
| Sachez qu'un alcade | N'en tombe malade, |
| Vaut bien un hussard. | Demain, au plus tard. |

(Ils sortent tous, excepté Pequilla.)

## SCÈNE VII.

PEQUILLA, seule.

Je sens que je le déteste bien cordialement, ce vieil alcade... C'est drôle, ces juges, ça n'a pas de justice du tout... Vouloir qu'on l'aime, malgré son âge, comme si c'était possible... Sous prétexte qu'il y a long-temps qu'il est amoureux de moi, ne faudrait-il pas l'épouser?.. Ce serait amusant... J'aimerais mieux rester fille toute ma vie... Et pourtant le mariage me plairait bien avec Auguste... il est si gai, si brave...

AIR : Mon doux pays des Espagnes. (PRÉVILLE.)

Dans mon doux pays d'Espagne
Je voudrais le retenir :
Au pied de notre montagne,
A lui je voudrais m'unir.
Je voudrais, donnant ma vie

Au plus tendre des maris,
Dans ma belle Andalousie,
Lui faire oublier Paris.
Au vrai bonheur pour mieux croire,
Je le voudrais, tour-à-tour,
Toujours Français, pour la gloire,
Mais Espagnol, pour l'amour...
Pour ma part, quoique Andalouse,
Je me ferais une loi
De ne pas être jalouse...
Pourvu qu'il n'aimât que moi.
Dans mon doux pays d'Espagne, etc.

## SCÈNE VIII.

LE MARÉCHAL, en costume de simple soldat, PEQUILLA.

LE MARÉCHAL, entrant.

Voici le cabaret où j'ai fait donner rendez-vous à Haillot... Plaçons-nous à cette table pour l'attendre... Garçon!.. du vin et deux verres.

PEQUILLA, se retournant.

Voilà, monsieur... Que désirez-vous, grenadier?

LE MARÉCHAL.

Une bouteille de vin et deux verres.

PEQUILLA.

Je suis à vous, monsieur.

(Elle entre dans l'auberge.)

LE MARÉCHAL.

Si toutes les Andalouses sont aussi jolies que cette petite, je ne m'étonne pas qu'on redoute nos jeunes hussards.

PEQUILLA, le servant.

Voilà, grenadier... Vous attendez quelqu'un?

LE MARÉCHAL.

Oui, mon enfant... un vieux grenadier que vous connaissez... sans doute?.. le sergent Haillot.

PEQUILLA.

Oh! certainement que je le connais! Il vient ici plus de dix fois par jour.

LE MARÉCHAL.

Je le reconnais bien là!.. Mais c'est un brave homme au fond, n'est-ce pas?

PEQUILLA.

Oh! oui, brave, de toutes les façons... bon camarade, bon père.

LE MARÉCHAL.

Il a des enfans?

PEQUILLA.

Un fils, déjà brigadier; décoré sur le champ de bataille... Ah! c'est gentil de voir comme ils s'aiment tous les deux... comme des frères... seulement qu'il y en a un qui est plus vieux... Ils n'ont de querelles que quand l'un des deux veut s'exposer pour l'autre... Le père Haillot a été huit jours sans vouloir boire avec son fils, parce que le jeune homme lui avait soufflé, à ce qu'il me disait, une reconnaissance à faire où les balles et les coups de sabre pleuvaient... « C'est un polisson, qu'il répétait toujours, je suis plus vieux que lui, j'ai les os plus durs, et, s'il faut défiler la parade dans l'autre monde, je veux passer avant lui!.. »

LE MARÉCHAL.

Oui, oui, c'est vrai... c'est un brave homme!.. Quel âge a le fils?..

PEQUILLA.

Vingt-deux ans!

LE MARÉCHAL.

Joli garçon?

PEQUILLA.

Mais... oui...

LE MARÉCHAL.

Courtisant toutes les belles Andalouses?

PEQUILLA.

Je ne le crois pas.

LE MARÉCHAL.

Une au moins?

PEQUILLA.

Je le crois.

LE MARÉCHAL.

A votre petit air je m'aperçois que vous en êtes sûre.

PEQUILLA.

Il n'y a pas de mal à cela, n'est-ce pas?

LE MARÉCHAL.

Non, sans doute... s'il a de bonnes intentions.

PEQUILLA.

Lui! oh! assurément... C'est mon père qui s'oppose... parce qu'il y a un vieil alcade...

LE MARÉCHAL.

Un vieil alcade et une jolie fille... cela ne va guère ensemble.

PEQUILLA.

N'est-ce pas? Un maréchal, qui commande toute l'armée française dans ce pays, vient d'arriver, je conseillerai à Auguste d'aller le trouver; peut-être arrangera-t-il tout cela, lui?

LE MARÉCHAL.

Mais, mon enfant, le maréchal ne peut guère se mêler de ces sortes d'affaires.

PEQUILLA.

De quoi se mêle-t-il donc?

LE MARÉCHAL.

De l'armée.

PEQUILLA.

Eh bien! est-ce qu'Auguste n'est pas de l'armée?..

LE MARÉCHAL, souriant.

C'est juste.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, HAILLOT, arrivant en tenant un billet à la main.

HAILLOT, lisant.

« Un vieux camarade qui ne t'a pas vu depuis »Sambre-et-Meuse, veut trinquer avec toi; viens »le trouver au cabaret du père Pablo. » C'est, sans doute, ce grenadier qui est avec Pequilla... (S'approchant.) On me demande ici!..

PEQUILLA.

Oui, père Haillot, c'est monsieur...

LE MARÉCHAL, se levant.

Eh bien! est-ce que tu ne me reconnais pas?

HAILLOT, cherchant.

Attendez donc... il me semble bien... et, mais oui, c'est Victor!..

LE MARÉCHAL.

Viens donc dans mes bras...

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

HAILLOT.

Mon vieux camarade!.. Comment, tu n'es pas mort!..

LE MARÉCHAL.

Ni toi non plus, à ce qu'il paraît.

HAILLOT.

AIR : Tout ça passe.

En fait de vin, Dieu merci,
Je suis toujours gastronome...
Qu'on fass' la paye aujourd'hui,
Demain j'aurai bu la somme...
Oui, quoique je me dégomme
Un peu, sous certain rapport,
Pour les amis et l' rogomme,
P'tit bonhomme
Vit encor!

Pour éduquer le conscrit,
C'est toujours moi qu'on renomme.
Y a vingt ans que, dans mon lit,
Je n'ai fait le moindre somme...
Quand on s' bat, j' tue et j'assomme!
Et dans c' moment, cher Victor,
Je serr' la main d'un brave homme...

(Mettant la main sur son cœur.)

P'tit bonhomme
Vit encor!..

LE MARÉCHAL.

Ce bon Haillot!.. Assieds-toi là et causons.

HAILLOT.

Nous en avons long à nous dire, n'est-ce pas!

LE MARÉCHAL.

Si je te parlais de tous les pays que j'ai vus, sans doute, mais tu es soldat depuis aussi longtemps que moi, et tu sais ce que c'est.

HAILLOT.

Ah! dame, j'en ai vu aussi depuis vingt-cinq ans, depuis le jour où nous nous sommes quittés à la barrière du Maine... tu sais? quand je t'ai prêté mon habit pour passer aux carabiniers... Tu devais me le rendre quand tu serais maréchal de France...

LE MARÉCHAL.

Tu vois que le moment de m'acquitter n'est pas encore venu...

HAILLOT.

Je vois ça, mon pauvre garçon... La croix! c'est juste parce que tu as, sans doute, toujours été aussi brave que tu étais... mais, pas un galon, c'est de l'injustice... Que veux-tu?.. il faut boire pour se consoler... A la tienne...

LE MARÉCHAL.

C'est ça, il faut s'étourdir.

HAILLOT.

C'est ce que je fais toute la journée... je m'étourdis quelquefois tout-à-fait...

LE MARÉCHAL.

Mais, enfin, tu as attrapé quelque chose, toi?..

HAILLOT.

Oui, une douzaine de blessures... et puis ces deux galons d'or.

AIR de Mme Favart.

Vois-tu, mon vieux, dans un' bataille
Un p'tit coup de sabre, mal paré,
Au bras m' fit une légère entaille,
C' qui fait qu' l'habit fut déchiré...
J'allais le mettre à la réforme,
Quand, par bonheur, mon commandant
A racc'modé mon uniforme
Avec des galons de sergent.

LE MARÉCHAL, souriant.

Pas mal imaginé.

HAILLOT.

Sergent dans la garde...

LE MARÉCHAL.

C'est quelque chose, mais ce n'est pas assez.

HAILLOT.

Dame, c'est encore un peu plus que toi, mon vieux... Moi, je suis trop *siroteur*, toi, tu étais trop beau parleur... ça déplaît aux chefs, vois-tu; tu avais trop d'esprit... Ils aiment mieux des ignorans comme moi, toujours prêts à se faire casser les membres, sans demander pourquoi... C'est un goût qu'ils ont comme ça...

LE MARÉCHAL.

Enfin, ça viendra peut-être...

HAILLOT.

Il est temps; vu que nous prenons de l'âge... Tu as été placé au corps des grenadiers du cantonnement?..

LE MARÉCHAL.

Oui, mon service est ici.

HAILLOT.

Eh bien! je te recommanderai à tes chefs, je les connais tous... et je me flatte qu'ils ont de l'estime pour le vieux Haillot.

LE MARÉCHAL.

Je te remercie... je te rendrai ça...

HAILLOT, riant.

Comme mon habit, n'est-ce pas?..

LE MARÉCHAL.

Ah! un reproche...

HAILLOT.

Du tout!.. du tout!.. histoire de rire!.. buvons à notre heureuse réunion... (Ils boivent.) On peut dire heureuse; quand deux soldats se rencontrent au bout de vingt-cinq ans, par le tapage qu'on a fait en Europe, on peut dire que c'est de la chance.

LE MARÉCHAL.

Et une chance dont je suis enchanté!... J'espère que nous nous reverrons plus d'une fois...

HAILLOT.

D'abord, ici, tous les matins, si tu veux.

LE MARÉCHAL.

Tous les matins, je ne puis pas te le promettre... mon devoir...

HAILLOT.

Parbleu, ton devoir de grenadier c'est de faire ton service et de boire après... Pequilla une bouteille.

LE MARÉCHAL.

C'est fini... je ne puis plus boire... je n'ai plus une minute à moi...

HAILLOT.

Allons donc... (A Pequilla.) Donne toujours la bouteille, petite...

LE MARÉCHAL, jetant de l'argent.

Payez-vous, mon enfant.

HAILLOT.

Allons donc! c'est moi qui régale... ne reçois rien, Pequilla... Dis donc, vieox, je suis le plus fort en grade... c'est à moi de faire les honoeurs...

LE MARÉCHAL.

Pourtant...

HAILLOT.

Soldat!.. respect à votre chef.

Air : Walse de Jaquemin.

Que ta grandeur ne soit pas alarmée...
Tu le sais bien, toujours le supérieur,
Suivant le vieil usage de l'armée,
A seul le droit d' régaler l'inférieur.

LE MARÉCHAL.

C'est juste, allons... cette mode, à la ronde,
Dans tous les temps, régna sous les drapeaux...

HAILLOT.

L' contraire enfin de c' qui s' passe dans l' moode,
Ou les petits pay'nt toujours pour les gros.

ENSEMBLE.

LE MARÉCHAL, souriant.

Non, ma grandeur n'en est pas alarmée...
Je le sais bien, toujours le supérieur,
Suivant le vieil usage de l'armée,
Peut sans affront régaler l'inférieur.

HAILLOT.

Que ta grandeur ne soit pas alarmée,
Tu le sais bien, toujours le supérieur,
Suivant le vieil usage de l'armée,
A seul le droit d' régaler l'inférieur.

(Ils se donnent encore une poignée de main. — Le Maréchal sort.)

## SCÈNE X.

HAILLOT, seul.

Ce paovre Victor, encore grenadier, au bout de vingt-cinq ans de campagne... l'avancement n'est pas rapide... et pourtant c'était un savaot... c'est lui qui écrivait pour tous les camarades... Moi, je ne sais faire que ma croix et poortant j'ai poussé tout comme un autre... c'est égal, je vais faire les ceots coups pour qu'il soit ao moins caporal... à la première bouscolade qu'on fera aux guérillas, je l'emmènerai avec nous... je sais où il y a des talnches à attraper, je le mènerai aux bons endroits, et s'il en revient, il faudra bien qu'on lui lâche les galons... nous les arroserons ici... (Il a bu tout en parlant et commence à se griser.) Car le vin, ça va surtout... sur la tristesse, comme sur la joie!..

Air : Tout à l'heure tant bien que mal. (Brasseur de Preston.)

Non, non, ce n'est jamais en vain,
Que l'homme a recours au bon vin...
C'est un ami sûr et certain,
Qu'no trouve là, soir et matin...
Avez-vous un petit chagrin?
Buvez un grand verre de vin!
Vous héritez d'un vieux cousin?
Buvez trois bouteilles de vin!
Un propriétaire inhumain
Vous met à la porte... soudain,
Entrez le marchand de vin!..
Le Mâcon vous rend philosophe,
Le Beaune guérit tous les maux...
Il n'est pas une catastrophe
Qui tienne contre le Bordeaux;
Oui la Gironde et la Bourgogne
Sont les deux sources de tout bien;
Un mari qui serait ivrogne,
Ne s'effralerait jamais de rien;
La gaîté toujours accompagne
Celui qui sait boire en tout lieu...
Le soldat, durant la campagne,
S'il boit sec, est l' premier au feu.
Bref, quand on va jusqu'au Champagne,
On devient l'égal du bon Dieu!..

## SCÈNE XI.

HAILLOT, toujours à table; AUGUSTE, s'approchant de la maison de Peblo.

(La nuit commence à venir.)

AUGUSTE.

Peqoilla m'avait promis de se trouver devant la maison, avant la retraite... je ne la vois pas....

HAILLOT, se levant.

Il s'agit de rejoindre le cantonnement... quand on est sergent de grenadiers et père d'un hussard, il faut donner le bon exemple... (Il se retourne et se trouve devant Auguste.) Ah! te voilà, garçon!..

Air du père Trinquefort. (Adhémar.)

Tu vois bien?.. je t'y prends encore
Guettant cell' que ton cœur adore!

AUGUSTE.

Et vous, cher pèr', vous que j'honore,
Je vous retrouve buvant frais!

HAILLOT.

Tu n' suivras donc jamais
Les bons conseils que je te donne?

AUGUSTE.

Et ceux que j' vous donnais,
Moi, parlant à votre personne?..

HAILLOT.

Auguste, fais attention...

AUGUSTE.

Père, un peu de réflexion...

HAILLOT.

C'est pour ton bien, crois-moi, garçon...

AUGUSTE.

Ayez donc un peu de raison...

HAILLOT.

Les petit's filles te perdront...

AUGUSTE.

Les bouteill's vous enfonceront...

ENSEMBLE.

Dam, après tout, chacun a ses faiblesses,
De tous les goûts, de toutes les espèces...
Chacun sur terre, a son genre adopté
Et de bonheur et de félicité.

HAILLOT.

Tic et tic et tic et toc,
Oui, moi, v'là c' qui m' charme!
Tic et tic et tic et toc,
Hors le vin, n'y a plus rien.

AUGUSTE.

Tic tac, tic tac, tic tac, tic tac,
V'la c' qui me désarme,
Tic tac, tic tac, tic tac, tic tac,
L'amour c'est le vrai bien.

(On entend battre la retraite.)

BAILLOT.

Eh! garçon, la retraite! rentrons au bivouac!

AUGUSTE.

Je vous suis, père...

(Ils reprennent en sortant.)

BAILLOT.

Tic et tic et toc, etc.

AUGUSTE.

Tic tac, tic tac, etc.

## SCÈNE XII.

PEBLO, GIL PEREZ, revenant du dehors.

GIL PEREZ.

Voyez-vous, Peblo, ce maréchal ne vaut pas mieux que les autres... c'est encore quelque parvenu...

PEBLO.

Parvenu! ne croyez-vous pas qu'il est né maréchal!

GIL PEREZ.

Je veux dire que c'est quelque officier de fortune...

PEBLO.

Vous êtes fou! ne voudriez-vous pas que, sous Bonaparte, ils aient gagné leurs grades dans les salons.

GIL PEREZ.

Je veux dire qu'il n'a pas d'éducation... il m'a ri au nez, quand je lui ai parlé de votre fille et de l'insolent hussard qu'elle a la stupidité de préférer à un alcade...

PEBLO.

C'est-à-dire qu'il a souri...

GIL PEREZ.

C'est déjà fort mal... est-ce que l'on sourit, quand on est fonctionnaire public?... est-ce que je souris, moi?... m'avez-vous jamais vu sourire?..

PEBLO.

Non, c'est une justice à vous rendre, je vous ai toujours vu l'air maussade...

GIL PEREZ.

Digne... vous voulez dire... Enfin, la retraite est battue, nous n'avons plus à craindre les hussards... c'est un moment de repos... Voyez si tout est en ordre chez vous, et nous irons chez le notaire... il faut finir le mariage le plus tôt possible?

PEBLO, appelant.

Pequilla! Pequilla!

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES; AUGUSTE, PEQUILLA.

AUGUSTE, revenant, à pas de loup.

Peut-être Pequilla sera-t-elle venue. (Haut.) Le père et l'alcade!.. cachons-nous...

(Il se glisse sous la table.)

PEQUILLA, sortant de la maison.

Que voulez-vous mon père?

PEBLO.

Rien; je voulais savoir si tout était prêt pour fermer la boutique.

PEQUILLA.

Tout, mon père...

PEBLO.

Et cette table? qui la rentrera?..

PEQUILLA.

Moi.

PEBLO.

C'est trop lourd... donnez-moi un coup de main, Alcade. (Ils portent la table, Auguste, caché dessous, entre avec eux.) Là, maintenant... rentre, ma fille... ferme la porte de la boutique et il n'y a pas de danger...

GIL PEREZ.

AIR : Voici Mme de Morville.

Maintenant, venez, cher beau-père;
On peut, en effet, sans danger,
Aller tout droit chez le notaire...
Cela tout seul va s'arranger.
Bientôt, quel espoir délectable!
Mon r'pas de noc's, petit papa,
Nous le ferons sur cette table
Que nous venons de porter là.

ENSEMBLE.

PEBLO.

En attendant, on peut, j'espère,
Laisser Pequilla sans danger.
Allons donc trouver le notaire;
Cela tout seul va s'arranger.

GIL PEREZ.

Vous n'avez à craindre, beau-père,
Pour la future, aucun danger :
Allons tout droit chez le notaire,
Cela tout seul va s'arranger.

(Ils sortent.)

## SCÈNE XIV.

AUGUSTE, PEQUILLA, dans l'intérieur de l'auberge, au rez-de-chaussée.

PEQUILLA, allumant une chandelle.

Auguste n'est pas venu ce soir, comme il me l'avait promis... son service sans doute l'a retenu, car je suis sûr qu'il m'aime.

AUGUSTE, toujours sous la table.

Oui et beaucoup.

PEQUILLA.

C'est sa voix! (Regardant par la croisée.) Auguste, êtes-vous là?

AUGUSTE, sortant de dessous la table.

Me voilà!.. (Il la prend par la taille.)

PEQUILLA.

Ah! vous m'avez fait bien peur, allez... mais comment êtes-vous entré?

AUGUSTE.

J'étais caché sous la table... c'est votre père et l'alcade qui m'ont introduit...

PEQUILLA.

A la bonne heure; mais il faut vous en aller, Monsieur; si mon père rentrait...

AUGUSTE.
Un instant encore.

(Musique de marche en sourdine jusqu'à la fin de la scène.)

PEQUILLA.
J'entends du bruit... c'est peut-être lui... ah! mon Dieu! je serais perdue.

AUGUSTE.
Non.... c'est de la troupe.... j'entends ça au pas régulier.... c'est une patrouille qui va passer....

## SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS; UN CAPORAL, suivi de plusieurs SOLDATS.

LE CHEF DE LA PATROUILLE, frappant à la porte.
Holà!.. ouvrez!

AUGUSTE, bas à Pequilla.
N'ouvrez pas... la retraite est battue, je serais compromis...

PEQUILLA.
Je suis seule ici, mon père n'y est pas; je ne puis ouvrir...

LE CHEF DE LA PATROUILLE.
Ouvrez, nous devons visiter tous les cabarets pour savoir s'il n'y reste pas quelques soldats... c'est l'ordre du Maréchal...

PEQUILLA, à mi-voix, à Auguste.
Il faut ouvrir... mon Dieu! mon Dieu! où vous cacher?..

AUGUSTE.
Impossible ici; n'avez-vous pas une chambre, là-haut...

PEQUILLA.
Si, la mienne, mais je n'oserais... ma chambre, ce serait mal...

LE CHEF DE LA PATROUILLE.
Ouvrez, ou j'enfonce la porte.

AUGUSTE.
Ouvrez... je vais à eux.

PEQUILLA.
Non, montez.

AUGUSTE, lui baisant la main.
Je vous adore!..

PEQUILLA, ouvrant.
Entrez, messieurs, puisque vous le voulez... vous verrez que je suis seule...

LE CHEF DE LA PATROUILLE, aux soldats.
Entrez, vous autres et visitez toute la boutique; c'est que, voyez-vous, ma petite Andalouse, nous avons des ordres sévères...

(Les soldats entrent dans l'auberge.)

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, PEBLO.

PEBLO, arrivant.
Eh! bien, qu'est ce qui se passe donc chez moi?

LE CHEF DE LA PATROUILLE.
Rien, mon brave Espagnol; nous voulions seulement savoir s'il n'y avait pas quelque troupier attardé à votre cabaret.

LES SOLDATS, sortant de la maison.
Il n'y a personne...

PEBLO.
Je le crois pardieu bien... je ferme toujours avec la retraite... avez-vous tout visité?.. j'ai là-haut la chambre de ma fille... et je crois qu'il n'y a pas beaucoup de soldats dedans.

LE CHEF DE LA PATROUILLE.
Il y en aurait que ça ne nous regarderait pas... nos ordres sont pour le cabaret... Armes au bras! marche... Adieu, brave Espagnol,.. bonne nuit...

(Il s'éloigne avec les soldats. — Reprise de l'air de marche à l'orchestre.)

## SCÈNE XVII.

PEBLO, PEQUILLA.

PEBLO.
Allons, rentrons et couchons-nous...

PEQUILLA, inquiète.
Déjà, mon père...

PEBLO.
Il faudra nous lever de bonne heure demain pour aller chez le notaire.

PEQUILLA.
Pourquoi faire?

PEBLO.
Pour signer ton contrat avec l'alcade Gil Perez.

PEQUILLA.
N'y comptez-pas, mon père.

PEBLO.
Nous verrons ça, demain; monte à ta chambre...

PEQUILLA.
Non, mon père... j'aime mieux rester dans la boutique...

PEBLO.
Dans la boutique? voilà une singulière idée, par exemple...

PEQUILLA.
C'est mon goût comme ça...

PEBLO.
Mon goût, moi, est que vous montiez dans votre chambre... rester dans la boutique!.. pour y attendre qui?... le jeune hussard, n'est-ce pas?

PEQUILLA.
Je vous assure, mon père, que je n'y attendrai personne...

PEBLO.
Pequilla, nous allons nous fâcher... faites-moi le plaisir de rentrer chez vous, à l'instant même!

(Il la prend brusquement par le bras.)

PEQUILLA.
Ah! vous me faites mal...

PEBLO.
Allons, pas tant de simagrées, marchons...

PEQUILLA, se tenant à la porte.
Je n'irai pas, je vous dis... vous me tuerez plutôt.

PEBLO, à part.
Oh! il y a quelque chose là-dessous. (Avec plus de douceur.) Eh! bien, voyons, mon enfant... pourquoi ce caprice!.. tu as un motif... confie-

le-moi... tu sais bien que je t'aime... dis-moi ce qui t'empêche de m'obéir ?..

PEQUILLA.

Vous ne vous fâcherez pas?

PEBLO.

Mais non... sois sans crainte.

PEQUILLA.

Eh bien ! il y a quelqu'un là-haut...

PEBLO.

Quelqu'un?

PEQUILLA.

Quand ces hommes sont venus visiter la maison, il y avait un soldat... il s'est caché dans ma chambre.

PEBLO.

Un soldat! vieux, sans doute.

PEQUILLA.

Non, jeune...

PEBLO.

Enfin, c'est...

PEQUILLA.

Auguste !..

PEBLO.

Je m'en doutais... où est ma carabine !..

PEQUILLA.

Ah ! mon père ! tuer un pauvre garçon sans défense... votre carabine est dans ma chambre... il la prendra sans doute, si vous l'attaquez...

PEBLO.

Au fait, pourquoi m'exposer, puisque je peux être vengé autrement... reste là toi...

(Il entre dans la maison.)

PEQUILLA.

Je tremble... que va-t-il faire?

(On entend le bruit d'une serrure que l'on ferme.)

PEBLO, revenant une clé à la main.

Je le tiens là... je vais chercher l'Alcade et les autorités militaires françaises; pris en flagrant délit, le drôle sera fusillé... ce n'est pas le premier, Dieu merci... (A Pequilla.) Allons, vous... suivez-moi... pas un mot... pas un cri, ou nous verrons.

PEQUILLA.

Pauvre Auguste... (Ils sortent.)

## SCÈNE XVIII.

AUGUSTE, ouvrant la fenêtre, au premier étage, puis MORALÈS, et plusieurs ESPAGNOLS.

AUGUSTE.

C'est singulier, Pequilla vient de m'enfermer... veut-elle donc me laisser seul, là, toute la soirée... Je n'entends plus rien... Pequilla ! Pequilla !.. la malicieuse ne répond pas... elle veut me faire enrager... Ouvrez-moi, je serai bien sage.

(A ce moment, Moralès et les Espagnols, que l'on à vus au commencement de la pièce, entrent et se mettent en embuscade au coin des maisons.)

MORALÈS, et les ESPAGNOLS.

AIR : Que la prudence guide nos pas. (FRA-DIAVOLO.)

Que la prudence
Guide nos pas,
Que la vengeance
Arme nos bras !..

MORALÈS.

La patrie outragée
Bientôt sera vengée,
Par la mort de ce maréchal.

AUGUSTE, à part.

Ciel! que viens-je d'entendre !
Je saurai le défendre !..
Mais comment? Contre-temps fatal !..

MORALÈS, regardant à la cantonnade.

Il vient... oui, c'est lui... Du mystère !..

AUGUSTE, à part.

Pour le sauver, comment donc faire ?..

(Il cherche dans la chambre.)

MORALÈS et LES ESPAGNOLS.

Que la prudence
Guide nos pas,
Que la vengeance
Arme nos bras.

(La musique continue à l'orchestre.)

AUGUSTE, à lui-même.

Oh ! les brigands !.. Si cette carabine que j'ai trouvée là, en tâtonnant, était chargée... voyons... (Il passe la baguette dans le canon.) Chargée !.. (Il ouvre le bassinet.) et amorcée !.. Bravo! j'en abattrai au moins un.

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LE MARÉCHAL, qui a repris le costume de son grade. Il est précédé d'un soldat qui porte une lanterne, et suivi d'un aide-de-camp.

LE MARÉCHAL.

Je veux voir, par moi-même, si les ordres que j'ai donnés sont bien exécutés.

MORALÈS, sortant de l'endroit où il est caché en appelant ses affidés.

Voici le moment... il est à nous...

(Les quatre Espagnols se précipitent sur l'aide-de-camp et le grenadier; Moralès, un stylet à la main, va frapper le Maréchal.)

AUGUSTE, de la fenêtre.

Eh! eh! garde à vous, mon maréchal... baissez un peu la tête !..

(Il tire. Moralès est frappé et tombe. Au coup de feu, des Espagnols armés surviennent. On entend battre le rappel; des soldats arrivent de tous côtés. Les Espagnols sont poursuivis; Moralès, blessé mortellement, est entraîné. Le maréchal marche à la tête des troupes ; quelques soldats restent sur le théâtre avec Haillot.)

## SCÈNE XX.

HAILLOT, SOLDATS, GIL PEREZ, PEBLO, PEQUILLA, PAYSANS ESPAGNOLS, portant des torches.

PEBLO, entrant.

Suivez-moi, suivez-moi, alcade.

GIL PEREZ.

Mais je viens d'entendre un coup de feu... un bruit d'armes... il n'est pas prudent...

PEBLO.

N'y sommes-nous pas habitués... Je vous dis que je l'ai enfermé dans la chambre de Pequilla,

GIL PEREZ.

C'est le *flagrante delicto*... Il sera pendu, ou, au moins fusillé... c'est la méthode française.

HAILLOT, à la tête des soldats qui sont restés.

On ne passe pas.

GIL PEREZ.

Nous venons pour arrêter un soldat... un séducteur qui s'est introduit nuitamment dans la chambre d'une jeune fille... Tenez! le voilà, l'effronté... Il se permet de rire, je crois.

HAILLOT.

Où diable voit-il un séducteur? (Regardant à la fenêtre.) Auguste! que fais-tu là, imbécille! Je t'avais bien dit que ça te porterait malheur!..

AUGUSTE.

Laisse donc, père! je crois au contraire que ça me portera bonheur!

## SCÈNE XXI.

LES MÊMES, LE MARÉCHAL, ÉTAT-MAJOR, TROUPES, etc.

GIL PEREZ.

Monsieur le Maréchal, nous venons vous demander justice d'un suborneur.

LE MARÉCHAL.

Je devrais, moi, monsieur l'Alcade, vous demander justice des assassins qui viennent de m'attaquer... mais je me la ferai...

GIL PEREZ.

Alors mon ministère devient parfaitement inutile... pour la chose dont il s'agit... Pour le séducteur... la chose est patente... le voici encore à la fenêtre de la chambre...

PEQUILLA, s'avançant.

Monseigneur, il a toujours été seul, je n'ai pas quitté mon père.

LE MARÉCHAL.

Je ne vois pas alors... Et où est-il donc, ce terrible homme?

GIL PEREZ.

Mais là... à la fenêtre.

LE MARÉCHAL.

Mais, c'est de là qu'on a tiré sur l'assassin.

AUGUSTE.

Oui, mon Maréchal, avec cette carabine.

LE MARÉCHAL.

C'est vous qui avez crié : « Garde à vous, Maréchal. »

AUGUSTE.

Et je vous ai dit de baisser la tête, c'était pour mieux ajuster le brigand.

LE MARÉCHAL.

Messieurs, c'est ce jeune homme qui m'a sauvé la vie.

HAILLOT, tournant le dos au Maréchal.

Comment! tu as fait ça, toi!.. Mais viens donc, viens donc que je t'embrasse, garçon.

AUGUSTE.

Mais je ne peux pas, je suis enfermé.

HAILLOT.

Enfermé! mille tonnerres! je vais enfoncer la porte. (Il entre dans la maison.)

LE MARÉCHAL.

Qui donc l'a enfermé?

PEQUILLA.

Ce n'est pas moi..

GIL PEREZ.

Ni moi.

LE MARÉCHAL, à Pablo.

Alors c'est vous... C'est un guet-apens...

HAILLOT, rentrant en serrant son fils dans ses bras.

C'est bien, garçon, ce que tu as fait là... Que je t'embrasse encore!.. (S'approchant du Maréchal, et lui parlant, la main au bonnet, sans le regarder.) Monseigneur, le brigadier est mon fils... C'est jeune, et je lui ai déjà dit que les amourettes ne valaient rien dans ce pays... Je vous prie de lui pardonner sa petite équipée... il sera plus sage à l'avenir.

LE MARÉCHAL.

Sois sans inquiétude, mon brave; j'ai de bonnes raisons pour lui pardonner.

HAILLOT, se retournant.

Maréchal, ça vous fait deux amis solides de plus... (Le regardant.) Ah ça! mais... est-ce que je bats la breloque!.. Je n'ai pas la berlue... c'est bien toi!.. Pardon, monseigneur!.. Et pourtant, quand il y aurait un peloton là prêt à me fusiller... je dirais que c'est toi... Monseigneur, excusez-moi, je suis peut-être un peu fou... et cependant, mille nom de Dieu, tu es bien mon camarade, Victor de Sambre-et-Meuse!..

LE MARÉCHAL.

Et qui te tend les bras, comme autrefois.

HAILLOT.

Monseigneur, je n'ose pas.

LE MARÉCHAL.

Pourquoi? parce que j'ai un peu plus d'or que toi sur mes habits... ne sommes-nous pas tous deux soldats de la France!

AIR : Tout ça passe.

Tous deux, au même bouchon,
Lorsque nous buvions rasade,
J'étais bien petit garçon,
Oreste valait Pilade!
On a fait, de grade en grade,
Un maréchal de Victor...
Mais pour toi, vieux camarade,
P'tit bonhomme
Vit encor.

HAILLOT.

Allons, je vois, monseigneur, que tu n'es pas devenu fier. (Ils s'embrassent.)

LE MARÉCHAL.

Je ne puis l'être avec toi, je suis ton débiteur.. je te dois encore ton habit.

HAILLOT.

Ah! c'est vrai!

LE MARÉCHAL.

Je vais te le rendre.

(Il fait signe à son aide-de-camp.)

HAILLOT.

Oh! ce n'est pas la peine.

LE MARÉCHAL.

Je ne pense pas comme toi... chaque grade que j'ai conquis sur le champ de bataille, m'a rappelé ton habit que j'avais précieusement conservé, et c'est peut-être au désir de te le rendre un jour que je dois mon illustration... j'ai mis de l'entêtement à ne pas manquer de parole à un vieux camarade... Ote celui que tu portes, et

mets celui-ci. (L'aide-de-camp lui passe un habit où sont les insignes de capitaine.) Trouves-tu qu'il te va encore?

HAILLOT, l'examinant.

Très bien!.. mais dis-donc, monseigneur, il y a là des épaulettes qu'il n'avait pas autrefois.

LE MARÉCHAL.

Ce sont celles de capitaine.

HAILLOT.

Et cette rosette?

LE MARÉCHAL.

C'est celle d'officier de la Légion-d'Honneur... tu trouveras les deux brevets dans la poche... l'empereur me les a accordés pour toi.

HAILLOT.

Ah! mon ami Victor, il faut que je t'embrasse encore!

CHŒUR.

Air du Châlet.

Par son exemple, et sans rien demander,
Lui qui sut nous / vous guider,
Il est digne de commander...
Honneur, honneur, honneur au vieux troupier!
Honneur, cent fois honneur à notre / votre grenadier!

LE MARÉCHAL.

Maintenant, vous, jeune homme, qu'on trouve dans la chambre d'une jeune fille...

GIL PEREZ.

Justice, monseigneur!

LE MARÉCHAL.

Vous l'aurez; Je condamne Auguste... à épouser Pequilla que je dote... Auguste est maréchal-des-logis chef... et je me charge de son avancement... tout le monde doit être content?

PEQUILLA, AUGUSTE, PEBLO.

Oh! oui, monseigneur!

GIL PEREZ.

Moi, je ne suis pas content... Mais il paraît que ça ne fait rien à l'affaire.

HAILLOT.

Vive notre maréchal!.. et en avant le vin d'Espagne et la chanson de France!

AIR: Ronde d'Olivier Basselin. (Renaissance.)

Au doux bruit des castagnettes,
Des tambours et des musettes,
Faisons sauter les fillettes,
Et tout le bon vin d'ici!
Allons, je veux prendre un verre
De Malaga, de Madère...
A la guerr' comme à la guerre!
Autant d'pris sur l'ennemi!

(Les soldats Français et les jeunes filles Espagnoles forment des groupes et dansent sur le refrain de chaque couplet, qu'ils reprennent en chœur.)

TOUS.

Tra la la, tra la la, tra la la, etc.

GIL PEREZ.

Moi, Gil Perez, homme en place,
Je n'ai jamais eu l'audace,
D'attaquer un homme en face,
Pour le voler, sans merci...
Mais vois-je un Français à terre,
Je rends sa poche légère...
A la guerr' comme à la guerre!
Autant d'pris sur l'ennemi.

TOUS.

Tra la la, tra la la, tra la la, etc.

PEBLO.

Jamais, non plus je ne voie...
Mais ma fill', ça me console,
A fait, en bonne Espagnole,
Un prisonnier, Dieu merci.

(Il montre Auguste.)

A Paris, ça va, j'espère,
Faire une célibataire...
A la guerr' comme à la guerre,
Autant d'pris sur l'ennemi.

TOUS.

Tra la la, tra la la, tra la la, etc.

AUGUSTE.

En fait de galanterie,
Tant qu'on est dans sa patrie,
C'est presque une barbarie
Que de tromper un mari!...
Mais, sur la terre étrangère,
Au soldat permis de plaire...
A la guerr' comme à la guerre,
Autant d'pris sur l'ennemi.

TOUS.

Tra la la, tra la la, tra la la, etc.

LE MARÉCHAL.

Dans les plaines, sur les routes,
Amis, prenons des redoutes,
Les places, prenons les toutes...
Prenons des drapeaux aussi...
Si l'on veut nous laisser faire
Nous prendrons l'Europe entière!..
A la guerr' comme à la guerre,
Autant d'pris sur l'ennemi.

TOUS.

Tra la la, tra la la, tra la la, etc.

PEQUILLA, au public.

Sans que toujours, à la ronde,
A son gré, l'sort le seconde,
Messieurs, chacun dans ce monde
Cherche à combattre l'ennui!..
Si ce tableau militaire
A pu seul'ment vous distraire...
A la guerr' comme à la guerre,
Autant d'pris sur l'ennemi.

TOUS.

Tra la la, tra la la, tra la la, etc.

Danse générale.—Tableau.

LA TOILE TOMBE.

FIN.

Imprimerie de Mme De Lacombe, rue d'Enghein, 12.